

Les Papiers collés de Claude Darras

Printemps 2024

Portrait

Les terreurs fantastiques d'Alfred Kubin

Dessinateur et graveur visionnaire, ayant illustré Oscar Wilde, Barbey d'Aurevilly, Fiodor Dostoïevski, Edgar Poe et August Strindberg, Alfred Kubin (Leibmeritz, Bohême, 1877- Zwickledt, 1959) se rend compte à vingt ans qu'il peut convertir au moyen de la plume et de l'encre de Chine ses angoisses perpétuelles qui ne cessent de l'habiter depuis l'enfance. Certains exégètes lui délèguent le rôle du continuateur des mouvements symboliste et fantastique du XIXe siècle, quand d'autres n'hésitent pas à le placer parmi les précurseurs du surréalisme. En fait, il semble que les œuvres de Ensor, Goya, Klinger, Munch, Redon et Rops, découvertes lors de ses études à l'Académie des beaux-arts de Munich (1898-1901) l'aient quelque peu influencé et incliné à traduire son caractère pessimiste et morbide par des thématiques sadomasochistes. Dans son autobiographie, « *Ma vie* », l'artiste autrichien se borne à préciser que « *c'était une seule et même force qui m'avait poussé, dans mon enfance, vers le rêve, plus tard, dans des frasques stupides puis dans la maladie et finalement vers l'art* ». « *Cet ultime et véritable mobile de mes actes, complète-t-il, il ne m'est pas possible de le caractériser plus en détail. Il est trop étroitement lié à ma vie tout entière et me demeure, même à moi, énigmatique.* »

Une œuvre d'énigmes et d'incertitudes

Sur le papier, à la craie noire, à l'encre, avec des lavis ou de l'aquarelle, il fomenta des représentations imaginaires, fantastiques et symboliques, burlesques et métaphysiques. Une pendule dont l'aiguille coupe des têtes, des renards qui regardent pourrir des pendus, une femme nue adorant un monstre adipeux dans une grotte, un iceberg devenu un morse à crâne humain, une corne de cerf sortant du front d'une paroissienne en prière. L'œuvre porte autant d'énigmes que d'incertitudes, autant d'étrangeté que de tragédie. S'il multiplie les relations avec les milieux artistiques de Vienne, de Prague, de Paris, de Munich et de Berlin où le marchand et éditeur allemand Paul Cassirer lui apporte un soutien financier, il se retire en 1906 à Zwickledt-bei-Wernstein dans la région de Passau. Une vie recluse dans un château isolé qu'il a acheté dans cette région de Haute-Autriche qui convient mieux aux états d'âme de cet individu indifférent à son époque et aux préoccupations de ses contemporains. En 1907, la mort de son père, ancien officier de l'armée impériale et géomètre de profession, cause une rechute de ses troubles psychiques, une pathologie survenue, semble-t-il, à la mort de sa mère alors qu'il n'avait que dix ans. C'est sous le choc de cette perte qu'il écrit en 1909 « *Die andere Seite* » (*L'Autre Côté*, Paris, 1964), un roman fantastique autobiographique qu'il illustra de ses dessins. La même année, soucieux de rassembler les artistes russes et allemands de la jeune école munichoise, son ami Vassily Kandinsky fonde la Nouvelle Association des artistes et y inclut d'office Kubin. L'institution ne semble cependant pas l'avoir marqué dans ses orientations, à l'exemple du groupe du Blaue Reiter (Cavalier bleu) d'ailleurs qu'il fréquente de 1911 à 1913.



« Je suis ardemment et passionnément un artiste »

Devenue plus libre, son œuvre graphique à la plume le conduit à se rapprocher de l'expressionnisme, au moment où Paul Klee accroche une exposition de ses œuvres dans une galerie. Les deux hommes se sont liés d'amitié en 1911, l'année où Kubin rencontre Franz Kafka. La veine littéraire de son œuvre lui vaut de multiples admirations venues d'écrivains relevant plus ou moins du fantastique, dont Thomas Mann qui le choisit en 1903 pour illustrer un



choix de ses nouvelles, André Breton et Jean Paulhan qui appréciaient sa métaphysique burlesque, Ernst Jünger et Hermann Hesse avec lesquels il noua une correspondance suivie. Jusqu'à la fin, il poursuit ses travaux de dessinateur visionnaire, notamment sur le verso vierge de plans du cadastre (où travaille son père géomètre). Le fantastique reste sa marque de fabrique, comme chez Jérôme Bosch ou Max Ernst. Il confie ses doutes et ses enthousiasmes à ses amis peintres Max Beckmann, Paul Klee, Franz Marc. Il aime à souligner que le jaillissement et l'invention n'ont jamais cessé chez lui, plaçant deux périodes parmi les plus fécondes, de 1899 à 1905 et de 1916 à 1926. « *Je ne suis ni un philosophe, ni un écrivain*, explique-t-il dans « *Ma vie* »,

mais bien ardemment et passionnément un artiste. Je passe mes meilleures heures avec du papier, des crayons et des bâtons d'encre de Chine. C'est pour moi la joie la plus profonde que d'exercer mon métier avec opiniâtreté. Si, dans l'abstraction de l'esprit, j'ai cherché des informations pour trouver ma voie, je n'ai pas renoncé d'un iota à ma qualité d'artiste. La richesse n'est pas plus une honte que la pauvreté. »

Alfred Kubin © Photo X, droits réservés

- *Ma vie*, par Alfred Kubin, traduit de l'allemand par Christophe David, éditions Allia, 160 pages, 2000.

Lectures complémentaires :

- *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, par E. Benezit, tome 8, notice de Jacques Busse, éditions Gründ, 1999 ;
- *Dictionnaire de l'art moderne et contemporain*, sous la direction de Gérard Durozoi, éditions Hazan, 2002 ;
- *La métaphysique burlesque de Kubin*, article de Philippe Dagen, dans « Le Monde », vendredi 2 novembre 2007